



Jean-Pierre Vincent,
metteur en scène

Jean-Pierre Vincent a mis en scène *On ne badine pas avec l'amour* à deux reprises.

**Quand avez-vous découvert *On ne badine pas avec l'amour* ?
Cette pièce vous a-t-elle
immédiatement séduit ?**

J'ai lu tout Musset quand j'avais vingt ans, quand je débutais et cherchais ma voie. J'aimais beaucoup ça : la vivacité, l'élégance, le côté « aérien », très ludique. Et c'est sans doute pour cette même raison que je m'en suis tenu éloigné : je cherchais un théâtre plus polémique, politique. C'est plus tard que je l'ai relu, en particulier *Badine*. J'avais gardé cette pièce particulièrement en tête : elle charriait quelque chose de la France profonde, celle des coteaux et des clochers, des notaires et des curés ; des jeunes gens y mouraient

d'ennui. Vers la fin des années soixante-dix, j'avais monté un spectacle fleuve sur le régime de Vichy, sur les dérives de la vieille France réactionnaire ; et je cherchais le « classique » qui pouvait relayer ça, me faire rebondir. Je me suis alors souvenu de *Badine*. Mais je travaillais alors avec une troupe permanente dans laquelle les acteurs approchaient la quarantaine : trop vieux pour jouer les jeunes, trop jeunes pour jouer les vieux. J'ai attendu.

Quand je suis devenu, en 1986, professeur au Conservatoire, la première chose que j'ai demandé à mes élèves : deux volontaires pour travailler la scène de la fontaine. Je voulais en avoir le cœur net. Ils se sont fait tirer l'oreille : ils en avaient assez de cette scène ressassée dans les cours d'art

dramatique ! Mais tout de même, deux doigts se sont levés, et c'est là que tout a démarré. Nous avons travaillé en détail cette scène pendant un an. Ils étaient formidables : c'était Clotilde De Bayser (aujourd'hui à la Comédie-Française) et Étienne Lefoulon. Un an plus tard, je montais *Badine* avec eux.

La pièce a été perçue comme subversive, anticléricale et trop complexe lors de sa première représentation. La percevez-vous comme telle aujourd'hui ?

« Subversive », sans doute, en 1836, dans la France de la Restauration. Je ne dirais peut-être pas exactement la même chose aujourd'hui. Je dirais « critique », éclairante de façon aiguë sur l'histoire des mentalités de notre pays. Il est important de savoir d'où l'on vient, pour savoir où l'on va.

« Anticléricale », certes ! Je suis moi-même un « athée intégriste » ! Comme je suis tolérant, je veux bien comprendre que des gens aient encore besoin de la fable de telle ou telle religion pour vivre. Disons que je suis comme Musset, qui disait dans un poème : « Je n'ai rien contre Dieu, ni Jéhovah, ni Bouddha ni Allah, mais je déteste tous leurs curés.¹ » Dans la France de Musset, les possédants avaient remis la main sur la France en s'appuyant sur l'Église : ça sentait le corbeau. Voir à ce

sujet ce texte qui m'émeut toujours et qui dit encore beaucoup de choses sur la France : le chapitre II de la *Confession d'un enfant du siècle*².

« Trop complexe », non, je ne le crois plus. La pièce excédait de loin les possibilités imaginatives et techniques du théâtre de l'époque. Même vingt-cinq ans plus tard, lors de la création scénique, Paul, le frère de Musset, avait établi une « version scénique » réduisant le nombre de lieux, regroupant les scènes séparées (à la manière de Shakespeare et des Élisabéthains) en trois actes... Aujourd'hui, le théâtre a largement dépassé ces difficultés.

En quoi consiste, pour vous, la modernité / l'actualité de Badine ?

Je l'ai senti tout de suite, dès les premières heures du travail au Conservatoire. Cela « parlait » aux jeunes acteurs d'aujourd'hui. En quoi ? Camille et Perdican sont des jeunes gens très intelligents, pleins d'énergie et de volonté, mais cette énergie, ils ne savent pas où la placer, comment l'engager. La société de vieillards dans laquelle ils vivent ne leur ouvre aucune fenêtre. L'avenir est bloqué, ou si flou qu'on ne l'entrevoit pas. Alors, on se déchire, on dit et on fait des bêtises, une fillette en meurt... Voir encore le fameux « Chapitre II » ! Musset y décrit sa génération comme vivant en une époque qui est

comme une maison démontée, dont les pierres gisent dans un champ, on ne peut plus l'habiter, on ne sait pas comment en construire une nouvelle.

Je suis très sensible à ce blocage évoqué par la pièce. C'est pareil aujourd'hui. Mais il faut faire attention à la complaisance : on n'est jamais totalement irresponsable de ce qui nous arrive ; je suis aussi très critique sur nos deux héros. On peut aussi soi-même ouvrir les fenêtres.

Pourquoi avez-vous plusieurs fois représenté Badine dans des mises en scène différentes ? Quels ont été vos choix ?

En fait, j'ai fait deux mises en scène de la pièce. La première à Sartrouville en 1988, c'était pour le plaisir et la force de l'œuvre. Je l'ai repris l'année suivante avec des couleurs différentes, parce que, pour des raisons de santé, j'avais dû changer des acteurs. Et c'était à la fois un autre plaisir, et le même.

Ensuite, en 1992, le succès et l'intérêt de cette expérience de *Badine* m'ont donné l'idée de monter une « Tétralogie » Musset comprenant les quatre grandes « comédies » de format et de thématique comparables : *Fantasio*, *Les Caprices de Marianne*, *On ne badine pas avec l'amour*, et *Il ne faut jurer de rien*. Là, *Badine* était pris dans un raisonnement d'ensemble.

C'était sous quatre couleurs différentes que se déroulait la peinture d'une génération bridée par des sociétés mourantes.

Et là, autre difficulté particulière, il fallait passer du relatif intimisme de la première mise en scène de Sartrouville à l'énorme plateau de Nanterre-Amandiers.

La peinture d'une génération bridée par des sociétés mourantes

Quelles références personnelles et culturelles Badine éveille-t-elle en vous ?

Enfant, j'étais un petit citadin souvent malade. Épuisé à la fin de l'hiver, mes parents m'envoyaient finir l'année scolaire à la campagne. J'ai donc vécu tout même ce rapport ville-campagne. J'aime la France profonde, ses paysages, sa beauté diverse, la cuisine et le vin. Mais je la sais aussi, cette France égoïste, profiteuse, refermée sur elle-même. J'ai fait beaucoup de spectacles là-dessus, et *Badine* était mon drapeau !

Quelles sont les principales difficultés de représentation de cette pièce ?

La difficulté, c'est surtout la scénographie. Il faut trouver comment organiser la fluidité d'un lieu à l'autre, d'un espace-temps à l'autre. Il y faut assez de RÉEL pour que

l'histoire soit crédible, ancrée dans un milieu ; et assez d'IRRÉEL pour retrouver la rêverie impliquée par le « Spectacle dans un fauteuil ». Et dans cet espace combinant réalisme et poésie, que le jeu d'acteurs soit vrai, concret.

Badine est-elle une pièce romantique ou non ?

Je ne sais pas trop ce que veut dire ce mot... D'abord, il y a plusieurs romantismes, même déjà en Allemagne, plusieurs périodes ou tendances romantiques. Je crois que pour Musset, cela voulait dire « novateur », anti-classique, anti-poussière ; et aussi, enfiévré, violent, irrégulier. Alors, oui, c'est romantique. C'est « romanesque » aussi, au sens le plus strict du mot. Mais ce n'est pas « SENTIMENTAL ». Ou alors, ça l'est tellement que ça se transforme en excès de sensibilité, comme une maladie de l'âme. Mais cette maladie, pour Musset, a des causes. C'est ça qu'il faut travailler, en OSANT ÉCOUTER ce que dit Musset.

Est-ce une « pièce à lire », comme l'avait souhaité Musset ?

Oui, on peut la lire avec agrément, si l'on veut. Mais c'est du théâtre, c'est écrit, rêvé pour le théâtre. Et le théâtre n'existe pas dans les livres. Il n'existe que sur scène. Si Musset a appelé son recueil « Théâtre

dans un fauteuil » (fauteuil de lecture), c'est qu'il rêvait d'un théâtre irréalisable par les artistes de son temps. Vous savez, ses deux premières tentatives avaient été des échecs cuisants, et ceci pourtant avec des pièces moins compliquées que *Badine*. C'était une façon de dire : « Si vous n'en voulez pas sur scène, si vous n'y pouvez rien, alors lisez ça, en attendant l'avenir. »

Badine est-elle une pièce sur le désenchantement de la jeunesse, d'hier et d'aujourd'hui ?

Ce mot-là aussi, je ne sais trop qu'en faire... Bien sûr qu'il y a du désenchantement, dès qu'on sort de l'enfance, et cela pratiquement à toutes les époques ! Mais ce mot-là me fait toujours penser à un comportement mollasson, auto-compassionnel, que je n'aime pas, qui me semble une perte de temps, qui nous réduit à l'impuissance. À moins qu'on fasse quelque chose de hardi et de violent sur la base de ce désenchantement. L'être humain, quels que soient ses défauts ou ses bizarreries, est toujours le lieu d'un possible ré-enchantement.

Le théâtre n'existe pas dans les livres. Il n'existe que sur scène.

Quels conseils donneriez-vous à des lycéens qui voudraient représenter cette pièce ?

Ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est le « ton Musset », cette sorte de jérémiade doucereuse que les générations d'acteurs se refilent, cet auto-apitoiement... Sur le mode : « Ah, que c'est beau, ah que c'est triste ! » Non ! ce n'est pas beau, c'est vrai. Ce n'est pas triste, c'est violent. Il faut travailler ça avec colère et humour, y compris de l'humour sur les personnages « malheureux ». Ils sont aussi capricieux, égoïstes, etc.

Le plus passionnant à chercher là-dedans, ce sont les changements d'humeur et de posture humaine. Ça change souvent, tout le temps. Les personnages ne savent pas sur quel pied danser. Ils se donnent des coups – avec des mots – et le conflit, ou la relation, change à chaque coup. Dans la vie aussi, c'est comme ça. Réfléchissez !

C'est lors de ce travail sur *Badine* que m'est venue pour la première fois en tête une idée essentielle : que chez tous les grands auteurs, passés ou présents, ça change tout le temps. Ce sont des gâteurs de la versatilité humaine, de la « plasticité » des cerveaux humains.

Pour traquer cela, un conseil : tapez le texte sur votre ordinateur (déjà, c'est une belle façon de le scruter, de se l'approprier) ; et revenez à la ligne, dès qu'il vous semble qu'il y a une articulation d'attitude, une possibilité de découpage. J'avais fait ça, lors du premier *Badine*, et maintenant je le fais toujours, quand l'auteur ne le fait pas lui-même. Le résultat est forcément subjectif, et votre voisin(e) fera sans doute un autre découpage. Mais c'est un outil de travail formidable.

Février 2006.

1. Allusion à un passage de la « Dédicace à Alfred Tattet », qui précède un poème dramatique intitulé *La Coupe et les Lèvres* :

« Vous me demanderez si je suis catholique.

Oui ; – j'aime fort aussi les dieux Lath et Nésu. [...]

Mais je hais les cagots, les robins et les cuistres
Qu'ils servent Pimpocan, Mahomet ou Vishnou.
[...] »

2. Ce chapitre évoque notamment la chute de Napoléon I^{er} et l'action de l'Église catholique qui appuie le pouvoir du roi sous la Restauration ; Musset fait aussi allusion aux expropriations dont furent victimes les émigrés (militaires des campagnes napoléoniennes) à leur retour : « On s'étonnait qu'une seule morte pût appeler tant de corbeaux ».